PROPOSITIONS GÉNÉRALES

N° 18.

SUR QUELQUES POINTS

DE DOCTRINE MÉDICALE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 janvier 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JEAN LAUZIN, de Hagedet,

Département des Hautes-Pyrénées.

Si la santé est le premier des biens, la médecine est le premier des arts.

CABANIS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, *Examinateur.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Suppléant.*
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / BOUILLAUD, *Président.* / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS, *Examinateur.* / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Gerdy, *Suppléant.*
Bayle.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cotterreau.	Rochoux.
Dance.	Sandras, *Examinateur.*
Devergie.	Trousseau, *Examinateur.*
Dubled.	Velpeau.
Dubois.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Recevez ici tous les deux le gage public de ma constante et respectueuse affection. Puisse ce titre que j'ai le bonheur de pouvoir vous dédier effacer vos souvenirs pénibles, et répondre à toutes vos sollicitudes aussi facilement qu'il satisfait mes vœux!

A MES FRÈRES ET SŒURS.

Comme un témoignage de sincère amitié.

J. LAUZIN.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

PROPOSITIONS GÉNÉRALES

SUR QUELQUES POINTS

DE DOCTRINE MÉDICALE.

I.

La médecine, ou l'art de connaître et de traiter les diverses maladies qui affligent l'espèce humaine, est celle des sciences naturelles que les hommes, réunis en société, aient dû cultiver d'abord et nécessairement : c'est dire que son origine se perd dans la nuit des temps. Mais entre cette médecine naissante, qui ne consistait qu'à étancher l'effusion du sang d'une plaie, qu'à détruire, par les propriétés inconnues de certaines plantes réputées, l'effet dangereux de la morsure d'animaux venimeux, et qu'à soumettre probablement à l'abstinence et au repos les individus malades (car cette loi de la nature est la plus rigoureuse pour l'art de guérir), et la science médicale qui se pratique actuellement, la distance est incommensurable.

II.

Comme toutes les autres institutions des hommes, l'art médical a eu ses splendeurs passagères, ses progrès temporaires et ses révolu-

tions. D'abord livré au plus pur empirisme, devenu ensuite l'objet de l'étude des philosophes de l'antiquité, qui l'enveloppèrent de leurs dogmes extravagans, il n'acquit quelque degré de certitude que par les admirables travaux d'*Hippocrate*. Après cet immortel génie, si éminemment observateur, ses descendans et ses disciples qui enseignaient et pratiquaient la médecine la perdirent dans leurs systèmes erronés, et la partagèrent en différentes sectes rivales. A quelques siècles de là parut le célèbre *Galien*, qui lui prêta sa puissante influence, la releva de sa décadence, et lui redonna sa dignité première. Succombant de nouveau sous le joug de la superstition et de l'ignorance des siècles de barbarie qui se sont succédé durant une vingtaine de générations, elle n'a repris quelque lustre que vers le seizième et le dix-septième siècle. Dès-lors, elle s'est enrichie d'une multitude de découvertes précieuses, telles que celles de la circulation, de l'absorption, etc. Ce sont principalement les médecins du dernier siècle qui lui ont imprimé un heureux élan, en la fondant sur l'expérience et l'observation. Prononcer les noms des *Bichat*, des *Boyer*, des *Broussais*, des *Pinel*, des *Dupuytren*, des *Alibert*, ce n'est dire que quelques-uns des illustres contemporains dont les importans travaux et les précieuses découvertes ont enrichi et enrichissent chaque jour la science.

III.

Quoi qu'il en soit de son perfectionnement tardif, l'art médical, fondé de nos jours sur l'observation et l'expérience pratiques, a acquis un grand degré de certitude ; le nier, ce serait montrer une insigne mauvaise foi et un singulier amour de l'absurdité. On n'ose plus contester l'utilité de la médecine, ce qui est une preuve bien convaincante des progrès de la raison humaine; cette utilité, proclamons-le hautement, devient d'autant plus indispensable pour l'existence des sociétés et pour le bonheur d'un peuple qu'il est plus avancé en civilisation. L'état social actuel ne saurait long-temps se

conserver ni goûter entièrement les douceurs et les avantages de ses relations civiles sans le secours de la médecine. Bien que les Romains, maîtres du monde, et enorgueillis de tant d'opimes dépouilles, n'aient fait de l'art admirable d'*Esculape* qu'un objet de luxe et de somptuosité, il n'en doit pas moins être révéré parmi nous, et érigé en institution de souveraine philanthropie et de bienfaisance salutaire. Chez nous surtout, peuple français, berceau de toutes les lumières et vrai modèle de toutes les civilisations, tendant par tous les moyens imaginables et avec une infatigable constance aux développemens progressifs de son amélioration, mais malheureusement trop ingénieux à se créer des besoins factices, et souvent si cruellement funestes, que l'art médical soit honoré et encouragé!

IV.

Je renonce volontiers à m'engager plus profondément dans un sujet aussi scabreux et aussi délicat; il ne m'appartient point de lui donner les amples détails qu'il comporterait, ni de l'embellir des formes persuasives de l'élocution, en l'étayant des ressources puissantes d'une érudition que je n'ai point encore, mais que je pourrai posséder un jour. Trop heureux si, dans les propositions de médecine que je vais avancer, je ne touche pas à des points difficiles et trop au-dessus de mes forces et de mon inexpérience! On voudra bien pardonner, j'espère, ma téméraire présomption, par égard pour les tentatives. Mes savans juges se rappeleront cette maxime de La Bruyère : « On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur « pour acquérir de la gloire, ou par un motif d'intérêt. Mais celui « qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dis- « penser, à une obligation qui lui est imposée, a sans doute de « grands droits à l'indulgence de ses lecteurs. »

V.

Connaître et traiter les nombreuses maladies des hommes, voilà

le sujet de la médecine; rappeler à son type normal et physiologique la santé qui s'en éloigne plus ou moins, tel est le but nécessaire vers lequel elle tend sans cesse. Pour parvenir à ces résultats importans, la médecine a besoin, dans son application pratique, du secours de presque toutes les autres sciences naturelles : il est vrai que toutes ne lui en fournissent pas d'également directs; il en est dont elle ne peut pas absolument se passer pour rétablir la santé pervertie et détériorée; d'autres ne lui sont que subsidiairement utiles, et elle ne s'en sert que comme de moyens préservatifs.

VI.

Des connaissances d'anatomie et de physiologie exactes sont d'une indispensable nécessité au médecin, pour l'appréciation de la valeur de chacun des symptômes, et pour les rapporter à l'organe malade qui les fournit; il faut souvent un grand effort de l'esprit et beaucoup de temps et de patience avant d'arriver à la connaissance d'une maladie, et de lui administrer un traitement rationnel et approprié. Un bon diagnostic et un traitement convenable des maladies sont les deux élémens principaux de l'art médical. Le premier fait connaître le siége, la nature, et quelquefois le degré d'intensité du mal; le second lui oppose des moyens pour diminuer ou arrêter les progrès de ses ravages. Ces deux parties ne sont-elles donc hérissées de tant de difficultés qu'en raison de leur importance?

VII.

Outre les connaissances diverses et celles surtout si essentielles que nous avons signalées ci-dessus, le médecin doit avoir des qualités morales et des opinions point trop versatiles; il doit être exempt de toute idée préconçue sur les maladies, n'embrasser exclusivement aucune théorie d'auteurs, ne pas accepter d'avance et sur quelques légères apparences de similitude les jugemens portés, se conduire par la

seule observation de ce qui se passe sous ses sens, et arriver à la connaissance de ce qu'il voit, en en faisant la comparaison analytique avec ce qui lui est déjà connu. Le plus important pour lui est de bien examiner, de s'attacher particulièrement aux symptômes existans du moment où il observe, de les bien distinguer entre eux, et de rapporter chacun à l'organe qui le fournit séparément.

VIII.

Tous les phénomènes qui se manifestent à nos sens dans l'économie animale supposent l'action d'un ou de plusieurs organes, et l'existence de causes cachées qui la déterminent. Toutes les parties des corps vivans sont douées de la faculté de réagir d'une certaine manière, quand elles y sont sollicitées par un agent quelconque. Ce fait perceptible suppose donc des organes impressionnables ou susceptibles d'être excités, et une force inconnue dans sa nature, mais évidente par ses effets, desquels résulte le mouvement et le jeu de l'organisation donnée.

IX.

La vie n'est que le résultat du jeu de l'organisation, ou mieux l'ensemble de toutes les propriétés qui distinguent les êtres organisés des corps inorganiques; mais ces propriétés organiques ont besoin, pour leur action régulière et bien ordonnée, d'une excitation nécessaire, ce qui est : cette excitation ne doit pas dépasser certaine mesure au-delà de laquelle elle constitue l'irritation, qui n'est que la surexcitation de ces mêmes propriétés. Qu'elle ne soit pas arrêtée à temps artificiellement ou accidentellement, celle-ci amènera bientôt un état maladif qui se déclarera par le trouble plus ou moins général des fonctions.

X.

La santé est cet état qui dépend de l'équilibre déterminé par l'accomplissement régulier de l'acte de la vie; cet acte lui-même, avons-

nous dit, résulte de l'excitation nécessaire des propriétés organiques ; toute cause physique ou physiologique qui viendra augmenter cette excitation, l'exagérer, produira l'irritation. Celle-ci ne doit pas être confondue avec les maladies, qui ne sont que l'effet, ni avec l'inflammation, qui a les plus grands rapports avec elle. L'irritation proprement dite existe dans les tissus, où elle se manifeste sans altération aucune, tandis que l'inflammation est toujours caractérisée par des lésions propres et parfois percevables à nos sens.

XI.

Ce n'est pas trop de dire que l'irritation est la source la plus commune des affections très-diverses, et le phénomène principal qui caractérise la pluralité des maladies. Exerce-t-elle plus ou moins longtemps son action sur nos organes, nous ne tardons pas à y voir survenir des changemens appréciables dans leur aspect physique, et des aberrations physiologiques dans l'organisme.

XII.

Les individus faibles et détériorés par de longues maladies sont plus exposés aux affections inflammatoires que les gens d'une bonne constitution et jouissant habituellement d'une bonne santé ; quand elle attaque les uns et les autres, l'inflammation s'annonce par des symptômes et une marche tout différens : chez les premiers, sans développer des caractères bien intenses, elle a souvent une issue funeste ; chez les seconds, au contraire, elle acquiert promptement un haut degré d'intensité, et laisse plus de chances de terminaison heureuse. La manière de combattre la maladie chez les uns ou les autres permet bien plus d'espoir de succès pour les individus bien constitués que pour les tempéramens cacochymes.

XIII.

L'irritation peut coïncider avec un état déjà morbide ; alors la

cause et l'effet existent conjointement : ces cas, quand ils se présentent, sont toujours fort graves. A l'affection déjà existante vient se joindre un aliment actif et violent ; les phthisiques offrent de douloureux exemples de cette espèce. On ne peut pas toujours rapporter la cause de l'irritation à des agens extérieurs. Un travail intellectuel forcé, des chagrins profonds, des passions impétueuses ou tristes, et les effets de l'inanition prolongée, peuvent la produire.

XIV.

La pratique et l'habitude de voir des malades apprennent bientôt au médecin observateur que toutes les affections du tube digestif, de l'appareil respiratoire, du système sensitif, de l'enveloppe cutanée et des organes urinaires et génitaux ne sont pas toujours idiopathiques ou primitivement développées dans l'endroit qui en est le siége, mais bien qu'il est atteint consécutivement et par voie d'irradiations sympathiques. Ces réactions diverses s'expliquent assez bien par les rapports si intimes de toutes les parties entre elles. De cette tendance des organes à s'affecter sympathiquement vient la très-grande difficulté de reconnaître, au milieu de cet ensemble de désordres, le siége principal du mal.

XV.

Quels sont en général les appareils d'organes qui s'affectent le plus souvent? Ce sont tous ceux dont la composition anatomique est le plus complexe, la susceptibilité sensitive plus grande, recevant dans un temps donné l'effet de plusieurs causes, offrant une plus large surface à l'action d'agens extérieurs ou étrangers, dont l'influence, pour l'accomplissement de la vie, est plus importante, et desquels les fonctions sont fréquemment exercées et le plus laborieuses. Les poumons et l'estomac sont de ce genre.

XVI.

Les caractères qui distinguent l'irritation morbide de l'irritation

physiologique sont un trouble plus ou moins général et de nombreux désordres fonctionnels : la douleur, la rougeur, la chaleur et la tuméfaction de la partie où elle a son siége, sont les signes communs auxquels on peut la reconnaître ; mais ces signes ne sont pas toujours constans et peuvent apparaître séparément. On peut produire ou exciter l'irritation à volonté dans un tissu quelconque, au point qu'elle devienne morbide et finisse même par amener une dégénérescence. Ceci semblerait prouver que toutes les maladies n'ont été primitivement que des irritations et lenr effet constant. L'inflammation bien développée n'est que la persistance de l'irritation considérablement accrue.

XVII.

Il n'y a que des prédispositions aux maladies ; point de germe ou principe inhérent à l'organisation donnée. C'est la prédisposition qui favorise l'action des causes productrices des maladies. Voilà le seul fait visible et rationnel, le médecin n'en doit admettre que de semblables. Pourquoi, en effet, par impossible de saisir la raison finale d'un fait, faut-il conjecturer une cause incompréhensible et se jeter ainsi bénévolement dans des suppositions visionnaires ?

XVIII.

C'est donc à cause de la prédisposition individuelle que des causes en apparence fort légères agissent avec une facilité surprenante et produisent des maladies graves et malheureusement rebelles à tout traitement. La même raison fait qu'elles se comportent différemment. Chez certains malades, elles amènent des dégénérescences morbides, tandis que pour d'autres elles ne font que déranger momentanément leur santé. Un fait remarquable, c'est que ces résultats n'arrivent jamais sans un excès d'exaltation organique.

XIX.

On ne s'explique pas comment l'irritation finit par amener une dé-

génération des tissus; et pourquoi ne l'amène-t-elle pas dans tous les cas? Ce phénomène existe comme tant d'autres, sans que nous puissions le concevoir. Savons-nous mieux comment le foie et la vésicule biliaire sécrètent la bile? les reins recevant du sang, comme tous les autres organes, fabriquent l'urine? les différentes glandes, des produits particuliers? comment s'expliquer encore que l'irritation qui préside à la cicatrisation des plaies, à la formation du cal dans les fractures des os, soit la même que celle qui détermine une ulcération et la destruction des tissus vivans?

XX.

Point de maladies sans altérations d'organes ou des principes qui servent à l'acte de la vie. Si après la mort on ne peut pas toujours découvrir les changemens survenus, et qui avaient produit des désordres appréciables, il n'est pas philosophique de conclure qu'il n'en existe pas; on nie seulement un fait parce qu'il n'est point visible, mais on ne le détruit nullement. En effet, il sera à jamais impossible à l'anatomie pathologique de connaître toutes les altérations organiques, parce qu'elle manquera toujours de moyens suffisans d'investigation. La structure intime de notre organisation et surtout la nature de nos fluides échappent à toute sagacité humaine. Un voile épais dérobera sans cesse aux hommes quelques mystères impénétrables de la nature. Comment espérer alors que la science parvienne jamais à tout démontrer? Si ce grand problème des causes cachées pouvait un jour être résolu, la vie ne finirait que par usure; nous parviendrions à une extrême vieillesse, et puis nous tomberions comme ces arbres antiques des forêts vierges.

XXI.

Si l'on refuse d'admettre des lésions d'organes ou de tissus dans l'état morbide, on doit au moins reconnaître que l'intégrité des fonctions vitales est conservée, ce qui est contraire à la vérité des faits observés. D'après cela, il est permis de présumer des lésions organiques chaque fois qu'il y a désordres fonctionnels.

XXII.

Les solides et les fluides qui, par leur combinaison, constituent l'organisation animale, ne peuvent subir la moindre altération dans leur nature sans qu'il s'ensuive un trouble général de la santé. Peut-être que les nombreuses affections générales, qu'on désigne encore sous le nom de *fièvres*, tiennent à de pareilles altérations. Depuis les progrès de l'anatomie pathologique, le cadre de ces nombreuses et très-multipliées affections a été beaucoup restreint. Quoi qu'il en soit, il est bien démontré aujourd'hui qu'elles n'existent jamais seules, qu'il y a pour la plupart du temps coïncidence d'une phlegmasie organique.

XXIII.

Chaque organe ayant comme chaque individu sa manière particulière d'exister, de sentir et de souffrir, doit également s'affecter d'une façon toute particulière : de là la distinction des différentes maladies entre elles. Cependant des viscères de même ordre et de même texture, ou ayant des élémens semblables, présentent à peu de chose près la même indication. C'est ainsi que presque toutes les altérations du tube digestif peuvent être soumises à la même méthode de traitement. Il n'importe seulement, pour différencier le traitement, que de distinguer l'état aigu de la maladie de son état chronique.

XXIV.

Les progrès récens de la physiologie pathologique, déjà d'une indispensable nécessité en médecine, ont appris à adapter un mode de médication convenable aux affections diverses. Cependant l'expérience, qui se contente uniquement de faits, peut être d'un grand secours dans les cas extrêmes ; et, comme l'a très-bien dit le célèbre vieillard de Cos : *Ad extremos morbos, extrema remedia.* Bien mieux, elle peut prêter d'utiles lumières, dicter même des lois pour la thérapeutique.

Exemple : l'efficacité des préparations du quinquina contre les maladies intermittentes, du mercure contre la syphilis, de l'iode contre les affections de certaines glandes, etc.

XXV.

Malgré les grandes difficultés qu'on éprouve pour le diagnostic des maladies, il est pourtant possible d'en préciser d'une manière approximative le siége et la nature même. Souvent ces deux conditions éminemment nécessaires demeurent inconnues. L'étude des causes déterminantes, l'examen scrupuleux du tempérament et du sexe du malade, de ses occupations habituelles et de sa profession sociale, et le commémoratif de tout ce qui s'est passé antérieurement, peuvent mettre le médecin sur de bonnes voies dans ses recherches. Toutes les maladies sont produites par des modificateurs physiques ou physiologiques. Les premiers sont tous les corps de la nature au milieu desquels nous vivons; les seconds consistent dans l'exercice exagéré des organes, ou dans la prédominance d'action de tel viscère sur tel autre. On cherchera probablement long-temps et infructueusement par quelle réaction organique les maladies sont déterminées.

XXVI.

On n'admet plus aujourd'hui d'autres maladies spécifiques que la petite vérole : la syphilis, quoique étant produite par un virus spécial, est mise au rang des irritations, et cède en effet comme elles à un traitement simplement antiphlogistique. Il est une autre série d'affections subordonnées aux saisons et aux climats, agissant de la même manière sur tous les individus placés dans les mêmes circonstances, s'offrant avec les mêmes caractères généraux et se terminant à peu près de la même manière. Les variétés qui s'observent à ce dernier égard tiennent sans doute à des causes individuelles. M. *Roche*, dans ses Élémens de pathologie médico-chirurgicale, nous sem-

ble avoir donné une théorie plausible, sinon une explication suffisante du développement des fièvres intermittentes. Nous pensons même que cette théorie peut s'étendre aux maladies ci-dessus énoncées.

XXVII.

L'estomac est très-susceptible d'irritation morbide, sans doute à cause de son organisation des plus compliquées, en raison aussi de ses rapports directs avec le cerveau, par l'abord des gros et nombreux vaisseaux qui s'y répandent, et par le rôle important qu'il joue dans le maintien de la vie. De nombreuses sympathies le lient avec tous les viscères de l'économie ; les fonctions si nécessaires dont il est chargé s'exerçant sur des corps étrangers plus ou moins rebelles à son action, font qu'il est souvent affecté de sensibilité morbide. De plus, tous les autres organes, lorsqu'ils sont malades, peuvent être condamnés à un repos plus ou moins absolu, sans qu'il y ait une privation bien notable pour l'exercice de la vie, tandis que l'estomac est destiné à ressentir d'abord l'effet immédiat de toute médication. Aussi voit-on très-fréquemment ses fonctions dérangées.

XXVIII.

Dans la pratique de l'art, on doit porter une grande attention aux rapports sympathiques qui existent entre l'enveloppe cutanée et les différens viscères. L'observation apprend qu'une transpiration supprimée agit souvent sur l'appareil gastro-intestinal et sur les organes respiratoires. Une répercussion brusque d'une arthritis se fait souvent sur l'estomac et le cerveau. Le bon état des voies digestives entretient le libre exercice des fonctions physiques et des dispositions morales. Les facultés intellectuelles deviennent obtuses et pénibles par l'effet d'une digestion laborieuse. Voltaire raconte que le cardinal de Richelieu, habituellement constipé, n'était pas d'un abord favorable et avait souvent des fantaisies bizarres.

XXIX.

Toutes les phlegmasies abdominales réclament un traitement émollient et débilitant : la longue série des moyens dits *antiphlogistiques*, tels que bains, saignées, topiques émolliens, boissons adoucissantes et mucilagineuses, et le repos absolu de l'organe, sont principalement convenables. Il faut rejeter toute médication qui agirait en exaltant les propriétés organiques de la muqueuse gastro-intestinale, et produirait une sécrétion abondante. Nous adoptons entièrement les opinions des praticiens qui pensent que la colique dite *des peintres* peut être avantageusement traitée par les antiphlogistiques. Cette médication a le double avantage sur celle si éminemment stimulante de l'hôpital de la Charité, de pouvoir être modifiée selon les tempéramens et les individus, et de ne point soumettre la conduite du médecin à des règles invariables.

XXX.

L'efficacité de la médication asthénique directe étant généralement bien constatée, dans quel cas convient-il d'avoir plutôt recours aux saignées générales qu'aux sangsues? L'expérience a appris que dans une phlegmasie aiguë et très-violente de l'appareil gastro-intestinal, mieux vaut l'attaquer par l'application de nombreuses sangsues que par des saignées générales abondantes. L'emploi de cette dernière méthode jette souvent les malades qui y sont soumis dans une sorte de prostration générale, et s'ils ne périssent pas, ils ont une guérison tardive, une convalescence difficile et une santé désormais chancelante.

XXXI.

Les saignées générales sont d'une grande ressource toutes les fois qu'on a affaire à l'inflammation aiguë et intense d'un organe à pa-

renchyme, et quand il existe un état de grande pléthore. Lorqu'il y a un danger imminent pour le malade, et que par conséquent il faut lui donner des secours prompts, la saignée doit être préférée ; les congestions et les hémorrhagies violentes la réclament presque toujours.

XXXII.

On doit accorder la préférence aux sangsues, si l'on a à combattre des maladies qui affectent l'ordre très-étendu des séreuses, des phlegmasies chroniques et anciennes, et des inflammations superficielles et légères. Les résultats avantageux obtenus chaque jour par les sangsues, et l'emploi merveilleux que nous en avons vu faire à M. *Lisfranc*, à l'hôpital de la Pitié, contre des maladies réputées incurables, placent ce moyen de médication au premier rang. C'est à l'expérience, à l'habileté du médecin et à l'à-propos d'agir qu'appartient le choix de l'un ou de l'autre de ces deux moyens, également efficaces.

XXXIII.

Après la disparition subite d'un érysipèle ou de tout autre exanthème cutané, et la répercussion de phlegmasies articulaires qui n'ont pas parcouru régulièrement toutes leurs périodes, il n'est pas rare de voir les organes importans à la vie être atteints d'inflammation. S'il est bon parfois d'attaquer ces métastases par la méthode débilitante directe, il est plus prudent de s'en abstenir et de s'écarter alors de la règle ordinaire. C'est à rappeler la phlegmasie subitement disparue à son siége primitif, si surtout l'organe anciennement malade est de peu d'importance pour la vie, que le médecin doit s'appliquer de suite. Il y parviendra en déterminant une irritation artificielle sur le lieu primitivement affecté ou le plus près possible ; mais comme cela n'est pas toujours praticable, le médecin doit agir prudemment, en attaquant par des moyens rationnels le mal par-

tout où il se présente. C'est un ennemi perfide et dangereux qu'il faut observer attentivement.

XXXIV.

Pour établir l'irritation artificielle, il y a des moyens particuliers de médication, qui portent le nom de *révulsifs* ou *dérivatifs ;* nous les comprenons sous la même dénomination, en lui conservant le nom de *révulsion.* La méthode révulsive consiste dans la rubéfaction ou la cautérisation plus ou moins profondes des parties, et la surexcitation de la membrane muqueuse digestive. De là naturellement des révulsifs externes, qui sont les vésicatoires, les cautères, le séton, les moxas, les ventouses, les sinapismes, les rubéfians de différente nature, et des révulsifs internes qui sont très-nombreux, mais qui peuvent se rapporter aux émétiques et aux purgatifs. Les révulsifs internes sont destinés à opérer leur action sur la muqueuse gastro-intestinale.

XXXV.

On établit deux sortes de révulsions, la permanente et l'instantanée. La première s'emploie spécialement lorsqu'il s'agit de l'altération profonde des organes, telle qu'affections chroniques. La seconde est très-utile contre les maladies aiguës et qui n'atteignent pas très-profondément les tissus des organes. La révulsion peut se borner à la simple rubéfaction de la peau ; alors on doit la promener sur différens points, ou bien en déterminant quelques légères évacuations alvines par les minoratifs.

XXXVI.

On doit toujours avoir égard à l'état chronique ou aigu d'une maladie quand on veut établir une révulsion ; il faut tenir compte de la

cause qui l'a produite et l'entretient, faire non moins d'attention au siége où elle existe, prendre en considération le sexe et le tempérament du malade, et faire choix du moyen qu'on se propose d'employer et du lieu sur lequel on veut agir.

XXXVII.

Avant de recourir aux révulsifs dans une maladie inflammatoire, il est bon d'avoir débilité le malade par les boissons émollientes et les saignées. En se conduisant ainsi, on obtient de bien meilleurs effets. Quelquefois, en plaçant des répercussifs ou des topiques émolliens sur le siége principal de l'irritation, et en établissant ailleurs une révulsion, on obtient des résultats avantageux immédiatement.

XXXVIII.

Les vésicatoires, puissans révulsifs, et généralement utiles dans les phlegmasies chroniques de la poitrine, deviennent souvent très-nuisibles contre les inflammations aiguës et un peu étendues de cette cavité. Cela se remarque surtout quand ils n'agissent pas assez puissamment pour déplacer immédiatement l'irritation ; il faut alors les promener sur les parois de la poitrine, y renoncer s'ils continuent d'être nuisibles, et recourir aux émissions sanguines, si l'état du malade le permet.

XXXIX.

Les révulsions opérées sur la muqueuse gastro-intestinale au moyen des émétiques et des purgatifs, d'un si puissant secours, ne sont pas sans présenter quelques dangers. En effet, il n'est point rare de voir se développer, par suite de ce genre de médication, des gastrites et gastro-entérites chroniques incurables. Si donc on recourt quelquefois à ce moyen de révulsion, il faut observer attentivement l'action

du remède, et y renoncer aussitôt qu'il se manifeste des symptômes de réaction générale. La considération attentive du tempérament des individus peut autoriser l'emploi des éméto-cathartiques, comme un état de sensibilité particulière l'interdire.

XL.

Le médecin doit toujours favoriser les révulsions physiologiques qui tendent à s'établir naturellement quand l'organe sur lequel elles s'opèrent est moins important que celui qui était d'abord affecté, et qu'elles paraissent vouloir amener la guérison de la maladie ; c'est ce qui s'appelle respecter les crises.

XLI.

Toutes choses égales d'ailleurs, une maladie est d'autant plus grave que son invasion est plus subite, les symptômes plus prononcés, la marche plus rapide, l'organe plus important, et le sujet plus faible.

XLII.

Parmi les causes les plus puissantes qui influent davantage sur la lenteur d'une maladie à se résoudre, ce sont l'étendue variable de son siége et les accidens qui la compliquent : ainsi une inflammation partielle de la plèvre sans épanchement est plus bénigne qu'une phlegmasie générale de l'organe avec un épanchement abondant.

XLIII.

Si une phlegmasie, en se déclarant, développe de violens symptômes et de nombreuses sympathies dans les organes, l'équilibre détruit ne se rétablira qu'avec beaucoup de lenteur. Il se passe alors

une série de changemens consécutifs qui sont comme divers degrés qui conduisent de l'état morbide à l'état sain. C'est ce qui s'observe dans la convalescence, qui n'est que la transition successive de la maladie à la santé. Le malade conserve long-temps une grande susceptibilité particulière, et l'organe qui a été le siége principal de la maladie a une forte tendance à s'affecter de nouveau ; les causes même les plus éloignées et les plus indirectes agissent dans cet état primitivement sur lui. On ne saurait donc entourer les convalescens de trop de soins et de précautions toutes bienveillantes.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Ad extremos morbos, summæ curationes quoad rectitudinem, sunt optimæ. *Ibid.*, *aph.* 6.

III.

In acutis affectionibus rarò, et in principiis, purgante utendum, atque hoc diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum. *Ibid.*, *aph.* 24.

IV.

Corpora, ubi quis purgare voluerit, facilè fluentia reddere oportet. *Sect.* 2, *aph.* 9.

V.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

VI.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus magnæ mutationes tùm frigoris, tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.